

Figurez-vous — ceci n'est qu'un petit fait, mais significatif — que depuis 1873, l'ambassade de France refusait à la municipalité de Rome l'autorisation de placer sur un mur de l'ambassade, une plaque commémorative du supplice de Galilée!

Les associations démocratiques. Ce sont de semblables vétilles, insidieusement exploitées par la presse gouvernementale, qui font croire qu'il y a en Italie un courant gallophobe populaire, mais les faits sont là pour prouver le contraire.

Voilà, des preuves, mais les libéraux italiens se disposent à vous en donner d'autres, et des plus éclatantes, avant peu.

CERVEILLE DE TALLEYRAND.

La publication des Mémoires du prince de Talleyrand fait grand bruit en ce moment dans le monde des lettres. Nous croyons intéressant de reproduire, à ce propos, la page piquante que Victor Hugo a consacrée, dans un de ses derniers volumes, au fin diplomate.

Rue Saint-Florentin, il y a un palais d'égout. Le palais, qui est d'une noble, riche et moine architecture, s'est appelé longtemps Hôtel de l'Infantado; aujourd'hui on lit sur le fronton de sa porte principale, Hôtel Talleyrand. Pendant les quarante ans qu'il a habité cette rue, l'hôte dier de ce palais n'a peut-être jamais laissé tomber son regard sur cet égout.

C'était un personnage étrange, redouté et considéré; il s'appelait Charles-Maurice de Périgord, il était noble comme Machiavel, préte comme Goudi, dévoué comme Bouché, spirituel comme Voltaire et boiteux comme le diable. On pourrait dire que tout en lui bouillait comme lui, la noblesse qu'il avait faite servante de la République; la préface qu'il avait traitée au Champ de Mars, puis éditée par Rousseau; le mariage qu'il avait rompu par un scandale; et une séparation volontaire, l'esprit qu'il déshonorait par la bassesse.

Il avait reçu la confession de Mirabeau et la première confiance de Thiers. Il disait de lui-même, qu'il était un grand poète et qu'il avait fait une trilogie en trois dynasties: acte I, l'Empire, de Bonaparte; acte II, la maison de Bourbon; acte III, la maison d'Orléans. Il avait fait tout cela dans son palais, et dans ce palais, comme une araignée dans sa toile, il avait successivement attiré et pris héros, penseurs, grands hommes, conquérants, rois, princes, empereurs, Bonaparte, Stieglitz, de Staël, Chateaubriand, Benjamin, Constant, Alexandre de Russie, Guillaume de Prusse, François d'Autriche, Louis XVIII, Louis Philippe, toutes les mouches dorées et rayonnantes qui bourdonnent dans l'histoire de ces quarante dernières années. Tout cet étincelant essaim, fasciné par l'œil profond de cet homme, avait successivement passé sous cette porte sombre qui porte écrit sur son architrave: HOTEL TALLEYRAND.

Eh bien! avant-hier, 17 mai 1838, cet homme est mort. Des médecins sont venus et ont embûmé le cadavre. Pour cela, à la manière des Égyptiens, ils ont creusé les entrailles du ventre et le cerveau du crâne. La chose faite, après avoir transformé le prince de Talleyrand en momie, et cloûé cette momie dans une bière tapissée de satin blanc, ils se sont retirés, laissant sur une table la cervelle de cette cervelle qui avait pensé tant de choses, inspiré tant d'hommes, construit tant d'édifices; conduit des révolutions, entraîné vingt rois, contenu le moule. Les médecins, partis, on valet, est entré, il a vu, ce qu'ils avaient laissé. Tiens! ils ont oublié cela. Qu'en faire? Il s'est souvenu qu'il y avait un égout dans la rue, il y est allé, et a jeté le cerveau dans cet égout.

COURSE DE TAUREAU EN CHAMBRE.

Parfaitement, en chambre! avec picadores à cheval. Nous n'osions pas affirmer que les chevaux n'étaient pas en carton et entourés d'un noyau destiné à dissimuler leur absence de jambes et à cacher celles des cavaliers passés au travers du corps de ces coursiers dociles; mais quant au héros de la fête, on peut garantir qu'il avait été acheté non « Aux Enfants Sages », mais au marché aux bestiaux, avant le lever de l'aurore, qui précède celui des concierges, afin de pouvoir l'introduire au domicile de son acquéreur sans attirer l'attention du titulaire de la loge.

Il y avait longtemps que Champiote avait eu l'idée d'offrir ce spectacle espagnol à une société choisie. D'accord avec quelques amis, il commanda des costumes de picadores, banderilleros, sauteurs, etc. En attendant la date fixée, on répéta plusieurs heures par jour les exercices de grâce et d'agilité, consistant pour les uns, à sauter pardessus un fauteuil simulant le taureau, pour d'autres, à planter des

banderilles dans son dossier, etc., et tous s'étudièrent à prendre des poses andalouses dans une chambre de reines faisant ressortir leurs avantages.

Le matin du jour fixé pour la fête, nos toréadors étaient, ainsi qu'il a été dit, au marché aux bestiaux et y faisaient l'acquisition d'un taureau n'exposant, bien entendu, ni les spectateurs, ni les acteurs, aux redoutables conséquences de sa fureur et de son affolement. Ils le choisirent donc à cet âge où l'on en fait des escalopes et des blanquettes, où il n'a pas de cornes au front et où il lête encore sa mère. Allons, allons! ne quiquons pas, c'était un simple veau.

On le fit transporter jusqu'à la maison où il devait jouer le principal rôle dans la comédie projetée, non sans avoir à lutter contre une résistance qui indiquait son désir bien légitime de retourner au sein de sa mère, quoiqu'à la rigueur on pourrait dire que c'eût été aller de mal en pis, n'était la crainte qu'on put croire à l'émission volontaire d'un calembour imbécile.

On le transporta au sixième étage où on l'enferma provisoirement dans un buen retiro à l'usage des haut logés de la maison. Il resta dans ce toril closé jusqu'à minuit, poussant un beuglement plaintif chaque fois qu'un locataire mettait la main sur le bouton de la porte, ce qui provoquait nombre de fois un mouvement d'impatience accompagné de cette exclamation: Allons bon! il y a du monde!

Et à l'heure indiquée, les invités, vêtus en Andaloux, conformément au programme qui imposait la couleur locale, attendaient impatientement la corrida annoncée. Elle commença par l'entrée des picadores, sur leurs chevaux de carton; puis, entrèrent les banderilleros, puis tour à tour les autres auxiliaires de la tauromachie, tous vêtus de costumes étincelants qui provoquèrent l'enthousiasme.

En fin le héros de la fête parut et fut accueilli par un de ces rires si rares chez les hypocondriaques et les Brno toro! de retentir selon l'usage espagnol. Il ne lui restait plus qu'à mériter cette ovation anticipée. Il y répondit par un beuglement; premier succès dont il fut récompensé par de nouveaux bravos: Son rôle était commencé, c'était aux autres acteurs à attaquer leur; les lances des picadores firent sortir le veau de son abrutissement; il tressaillit et fit un saut en avant: Bravo toro! cria l'assistance; le mouvement était donné.

Un banderillero intrépide, un héros, Artaud son coursier, saisit son javalot, Pousse au veau; puis, d'un dard lancé d'une main.

Lui plante son drapeau tout juste à l'encolure. Beuh! fit l'animal en esquissant un mouvement indécis; le picardier intervint et le sauteur exécuta le saut de mouton par dessus le veau. — Beuh! fait la bête; et les picadores de piquer, et le sauteur de sauter, et les banderilleros de planter leurs banderilles éclatantes sur le dos et dans les flancs du malheureux veau affolé, bondissant. Les cris d'enthousiasme redoublent; leurs dames jettent au taureau leurs bouquets, leurs éventails, etc. C'était du délire.

Tout à coup, en proie à l'émotion insupportable d'un premier début, le jeune taureau s'arrêta devant une des dames. Cette émotion, les plus braves soldats vous diront qu'au premier feu qu'ils ont supporté ils l'ont éprouvée et trahie comme le pauvre veau; seulement ils n'ont jamais gâté de robes de dames.

La foule s'est émue, l'air en est infecté; Le veau qui l'apporta recule épouvanté; Et la dame, voyant sa souffrance effroyable, Répond à la clameur par un cri lamentable.

Ici intervient le concierge, informé par des locataires indignés de l'introduction clandestine d'un veau dans un appartement. Scène scandaleuse d'injures, effroi des dames qui se hâtent de s'enfuir, en emmenant leurs cavaliers, un nombre desquels étaient les acteurs de la corrida, et l'organisateur de la fête resta seul avec son veau. Celui-ci, l'œil fixe et abruti comme s'il regardait passer un train de chemin de fer, fut tiré de sa torpeur par un formidable coup de pied que lui lança l'amphitryon, et qui l'envoya rouler dans l'arène en lui arrachant un beuglement plaintif. Et notre homme au paroxysme de la colère, de se dire, en regardant ses glaces, ses petits fours et son souper: — Qu'est-ce que je vais faire de tout ça? une fête si bien commencée interrompue à moitié par cette immonde brute!

En effet, la corrida devait être suivie de boleros, séguedilles, etc., etc.; mais, au lieu du ballet espagnol, il n'y eut que le balai de boteau exécutant un cavalier seul devant la pelto à main.

Bourse de Mexico.

Table with columns: FONDOS PUBLICOS, PAPER, DINERO. Includes entries like Banco Nacional de México, Certificados por intereses diferidos, etc.

DISCOUNTS.

Table with columns: De Bancos, plazo fijo, Id. en cuenta corriente.

METALES PRECIOSOS.

Table with columns: Oro mexicano, Oro americano.

Algodon.

Table with columns: Veracruz, Laguna, Americano.

Azoguo extranjero, quintal.

Table with columns: Idem nacional, quintal.

Cambios sobre Exterior.

Table with columns: PLAZAS, 60 dias, 30 dias, Vista.

LONDRES, 7 de Abril de 1891.

Table with columns: Empréstito Mexicano del 6 1/2, Ex-ort, Desuento del Banco de Inglaterra.

NEW YORK, 6 de Abril de 1891.

Table with columns: Cambio sobre Londres, 60 dias, Pesos mexicanos.

PARIS, 7 de Abril de 1891.

Table with columns: Empréstito del Banco Nacional de México, Cambio sobre Londres à la vista.

NEW ORLEANS, 6 de Abril de 1891.

Table with columns: Algodon low middling, middling, good middling.

Cambios sobre Interior.

Table with columns: Acapulco, Aguascalientes, Campeche, Colima, Chilpancingo, Colima, Chihuahua, Durango, Guadalupe, Guanajuato, Guaymas, Lagos, Leon, Matamoros, Mazatlan, Mérida, Monterey, Morelia, Nogales, Nuevo Laredo, Oaxaca, Orizaba, Parral, Pachuca, Puebla, Paso del Norte, Querétaro, San Luis Potosí, Tlalasco, Tampico, Tehuacan, Toluca, Veracruz, Villa Lerdo, Zacatecas.

LA GUERRE.

Après avoir cherché tous les arguments possibles pour nous lier à l'alliance franco-russe, pour le maintien de la paix, voici que les dépêches d'Europe nous annoncent que « des points noirs se montrent à l'horizon. » On ne parle plus de points; ce sont de véritables nuages, précurseurs tout au moins, d'un terrible ouragan, dont parlent les dépêches: mouvements de troupes sur les frontières occidentales de l'empire russe, exercices militaires anormaux dans les places fortes françaises.

Que faut-il croire dans tout cela? que faut-il en conclure? L'alliance franco-russe est certes un événement grave; mais il était tellement prévu qu'il n'a pas du surprendre les chancelleries européennes, à moins, que décidément la diplomatie n'ait d'autre but que de donner aux journalistes des sujets d'articles. Il est évident que la triple-alliance est, depuis longtemps, en préparation en vue de cette éventualité.

On nous parle, comme symptômes d'une aggravation de la situation, du voyage fait récemment par le roi Léopold II à Londres: on nous avait d'abord dit que ce voyage avait des motifs tout personnels, relatifs aux embarras d'argent dans lesquels le roi des Belges se débat par suite des dépenses que lui occasionne le Congo; on cherche maintenant à nous faire croire que ce voyage n'a d'autre raison que le désir du roi de s'entendre avec l'Angleterre au sujet de la neutralité de la Belgique.

Les deux motifs sont plausibles. On nous montre les négociations de l'Allemagne et de l'Autriche en vue d'un traité de commerce commercial; le premier pas fait dans le sens d'un nouveau Zollverein qui engloberait ensuite l'Italie, la Suisse et la Belgique; et on sait ce que devient un Zollverein entre les mains de l'Allemagne. C'est encore parfaitement raisonnable.

On parle de l'intérêt de l'Angleterre à empêcher la Russie d'aller à Constantinople; mais depuis qu'elle occupe l'Égypte, l'Angleterre est maîtresse de la route maritime des Indes; et si la Russie tend vers Constantinople, c'est par tradition historique; le pôle de sa politique est plutôt dans les Balkans, à Salonique. Mais dans tout cela il n'y a rien de nouveau, et l'alliance franco-russe n'est pas la cause qui a influé sur ces faits ou qui les a déterminés.

La situation politique de l'Europe n'a pas changé.

Les mouvements de troupes qui s'effectuent en ce moment sont des exercices qui ont lieu généralement tous les ans, dans toute l'Europe, au printemps. Quand les gouvernements consacrent chaque année des sommes énormes à l'entretien des armées, quand ils en consacrent d'aussi considérables au perfectionnement de leur outillage de guerre, il faut bien persuader aux contribuables que cet immense sacrifice qu'on exige d'eux, après tant d'autres, sert à quelque chose; il faut donner, aux millions d'hommes qu'on arrache à la famille, à l'atelier, la conviction que ce séjour à la caserne est utile, est indispensable.

Il faut de plus empêcher que cette coûteuse machine ne se rouille dans l'inaction; de là les manœuvres que l'on exécute de temps en temps. Cependant, la guerre est fatale; elle éclatera à un moment donné, pour un motif quelconque, probablement le plus imprévu; ce sera la soupape qui empêchera une grande explosion sociale.

Le désarmement, en effet, est impossible. Que ferait-on des millions d'hommes rendus ainsi à l'atelier ou aux champs du jour au lendemain? Déjà, partout, l'abondance des bras a amené la baisse des salaires, et les industriels se refusent à maintenir une production qui dépasse de beaucoup l'écoulement possible.

Mais nous ne croyons pas encore le temps venu pour cette guerre due à des raisons d'ordre économique.

Les peuples sont toujours assez riches pour payer leurs armées, quelle que soit la lourdeur de cette charge pour leur budget. Et du reste, pourquoi s'en inquiéter? La guerre est un des facteurs de l'évolution humaine.

La France, en particulier, est admirablement outillée et préparée. Elle est riche, elle a un allié puissant. Mais à part la grande douleur qui nous tient au cœur à tous, elle n'a nul intérêt à être agressive; elle se défendra si on l'attaque; elle ripostera si on l'insulte, et voilà tout.

Après avoir cherché tous les arguments possibles pour nous lier à l'alliance franco-russe, pour le maintien de la paix, voici que les dépêches d'Europe nous annoncent que « des points noirs se montrent à l'horizon. » On ne parle plus de points; ce sont de véritables nuages, précurseurs tout au moins, d'un terrible ouragan, dont parlent les dépêches: mouvements de troupes sur les frontières occidentales de l'empire russe, exercices militaires anormaux dans les places fortes françaises.

Que faut-il croire dans tout cela? que faut-il en conclure? L'alliance franco-russe est certes un événement grave; mais il était tellement prévu qu'il n'a pas du surprendre les chancelleries européennes, à moins, que décidément la diplomatie n'ait d'autre but que de donner aux journalistes des sujets d'articles. Il est évident que la triple-alliance est, depuis longtemps, en préparation en vue de cette éventualité.

On nous parle, comme symptômes d'une aggravation de la situation, du voyage fait récemment par le roi Léopold II à Londres: on nous avait d'abord dit que ce voyage avait des motifs tout personnels, relatifs aux embarras d'argent dans lesquels le roi des Belges se débat par suite des dépenses que lui occasionne le Congo; on cherche maintenant à nous faire croire que ce voyage n'a d'autre raison que le désir du roi de s'entendre avec l'Angleterre au sujet de la neutralité de la Belgique.

Les deux motifs sont plausibles. On nous montre les négociations de l'Allemagne et de l'Autriche en vue d'un traité de commerce commercial; le premier pas fait dans le sens d'un nouveau Zollverein qui engloberait ensuite l'Italie, la Suisse et la Belgique; et on sait ce que devient un Zollverein entre les mains de l'Allemagne. C'est encore parfaitement raisonnable.

On parle de l'intérêt de l'Angleterre à empêcher la Russie d'aller à Constantinople; mais depuis qu'elle occupe l'Égypte, l'Angleterre est maîtresse de la route maritime des Indes; et si la Russie tend vers Constantinople, c'est par tradition historique; le pôle de sa politique est plutôt dans les Balkans, à Salonique. Mais dans tout cela il n'y a rien de nouveau, et l'alliance franco-russe n'est pas la cause qui a influé sur ces faits ou qui les a déterminés.

MORT DE BARNUM.

Une dépêche nous apprend la mort du célèbre illustré américain: si le dictionnaire des contemporains (Barnum y figure comme Bertinot et comme Bismarck) ne nous apprenait qu'il est né en 1810, nous croirions à une nouvelle invention de sa part, et au lieu de publier un article biographique, nous nous demanderions: quelle réclame imprévue allons-nous voir bientôt s'étaler sur tous les murs? Après tout, si la réclame et le puffisme ne doivent plus mourir, Barnum est mortel, tout comme les rois, et il se peut que la nouvelle soit vraie.

Il a été roi aussi, cet étrange américain, roi du charlatanisme; et dans son genre, ce fut un homme de génie. Il a su montrer quelle était la puissance de la réclame. Le premier il a deviné combien la publicité intelligente est un puissant agent de suggestion; il a compris qu'à force de lire: « les pastilles Tartréon sont le seul remède contre le rhume », Tartaréon lui-même, l'inventeur du remède, s'il est ennobli, achètera un beau jour son propre remède, et... comble, de la suggestion! se trouvera guéri!

Ses origines.

Barnum naquit à Bethel, dans le Connecticut, en 1810. Il fut d'abord employé de son père qui tenait une épicerie ou une taverne; puis colporteur; puis il organisa des loteries ambulantes, où les gros lots, annoncés comme de valeur considérable, consistaient surtout en vieux plats d'étain ou autres antiquités fabriquées spécialement pour lui. Il gagna ainsi un peu d'argent, et monta son fameux musée américain, qu'il promettait de ville en ville dans tout l'univers.

Le général Tom-Pouce.

Mais une de ses deux grosses affaires fut l'exhibition du général Tom-Pouce, dont tout le monde a retenu le nom. Barnum rencontra un jour un enfant de 5 ans; il lui en attribua onze sur ses affiches, et deux ans plus tard il lui en donna 15. Avec beaucoup de réclame, un costume éblouissant, un boniment étourdissant, de la musique retentissante, on peut fabriquer un général Tom-Pouce comme tout autre général: le public, qui Barnum connaissait si bien, s'y laissa prendre, et encore aujourd'hui on vous affirme mordicus que Tom-Pouce était âgé de 47 ans, et que, s'il était monté à cheval, il aurait pu gagner des batailles. Le père du gamin se contenta de gagner un peu d'argent, et Barnum y trouva un ou deux millions.

Jenny Lind.

Son autre grosse affaire fut la tournée triomphale qu'il entreprit avec Jenny Lind en Amérique. La célèbre cantatrice suédoise avait du talent et beaucoup; mais grâce à la réclame que Barnum lui fit, et 150 concerts, Jenny Lind gagna 850,000 francs... et Barnum 2 millions 700 mille francs! Jenny Lind avait du talent; qu'aurait-ce été si elle n'en avait pas eu!

Depuis, ce diable d'homme fit peu de grosses affaires, mais il continua à gagner de l'argent. Il avait su trouver une mine inépuisable à exploiter, la crédulité du public, et un moyen admirable de la mettre à profit: la publicité. De reste, c'est un des trois commandements qui donnent comme infaillibles pour faire fortune: Faites de la publicité!

Pour notre compte, nous ne le contredisons pas: il a en des sectateurs et des disciples, et la réclame a fait la fortune de bien des gens, de généraux qui n'étaient pas Tom-Pouce, d'artistes qui n'étaient pas Jenny Lind, et même d'hommes politiques, qui n'étaient pas... sérieux. On cite aussi quelques inventions utiles que, réclame à l'aide, et des sociétés les honnêtes qu'elle a permis de lancer: Barnum aura toujours la gloire d'avoir vu quel parti on en pouvait tirer au point de vue de l'obsession fatale qu'elle exerce sur les esprits, même les plus intelligents. Nous répéterons donc, avec Barnum: « Faites de la publicité. »

« Persuadés que ce n'est pas pour une somme aussi misérable que M. Benito Coblenz consentirait à faire le malheur d'une femme, d'une compatriote, d'une mère de famille, nous l'avons fait interviewer. Monsieur Coblenz, à la vue de notre reporter, pourtant très poli, comme il convenait dans la circonstance, se distinguait, inutile de le dire, comme tous les collaborateurs du Trait d'Union, s'est montré vivement contrarié de notre visite. « Nous supposons que cette affaire lui cause beaucoup de tracas, et que c'est pour cela seulement qu'il a été, avec nous, moins aimable qu'il ne l'est d'habitude. Chacun sait en effet, combien charmant le caractère de M. Coblenz, et nous regrettons vivement de l'avoir dérangé, sans doute, à un moment où il avait la digestion pénible. »

Il nous aurait pourtant été très agréable de savoir la vérité de sa bouche. Nous retournerions le voir, et alors, sans doute, nous le trouverions mieux disposé à fournir, non pas à nous, qui savons à quoi nous en tenir, mais, à nos lecteurs, quelques renseignements sur une affaire dont tout le monde parle. Il nous semblait bon de pouvoir donner sa version, de façon à ne pas laisser soupçonner de dureté de cœur un compatriote qui n'a cessé — chacun le sait — de donner des preuves de générosité, de bonté et de délicatesse. M. Coblenz n'a pas voulu nous le permettre, et nous a mal reçu. Ce manque d'amabilité étonne, autant qu'il nous a étonnés, les ceux qui connaissent les allures aimables et la parfaite courtoisie de l'estimable négociant.

Retourné, ce soir, chez M. Verdugo, l'éminent avocat nous a annoncé qu'il espérait faire passer bientôt la cause de sa cliente devant le Jury; et que, dans tous les cas, vu l'état de santé de M. Flamant, très gravement compromis par la secousse qu'elle a éprouvée, il allait demander sa mise en liberté moyennant une caution de 1,000 piastres, qu'il espérait trouver parmi les compatriotes de M. Flamant.

M. Verdugo nous a affirmé que M. Coblenz demandait 3,000 piastres de dommages et intérêts. Nous n'avons entendu qu'une cloche; si nos lecteurs se plaignent de n'avoir entendu qu'un son, qu'ils s'en prennent à M. Coblenz et non à nous. Demain nous ferons en sorte de publier de nouveaux détails sur cette malheureuse affaire.

THEATRES.

THEATRE NATIONAL.

LA TROUPE D'OPÉRA DE MME JUCH. Nous avons beaucoup d'arrière à liquer avec M. Juch et ses vaillants partenaires. Il nous faut en vue fois parler de trois représentations. Nous allons procéder par ordre: Le Vaisseau-Fantôme.

Samedi soir nous avons eu la première du « Vaisseau Fantôme », dont on a pu dire l'argument dans le journal. Au premier acte, nous avons entendu M. Vetta, (Daland), et M. Rathjens, (le Hollandais). C'est sans doute parce que M. Vetta représentait un vieux marin que nous lui avons trouvé la voix un peu rauque et chevrotante. M. Rathjens avait, lui, un aspect vraiment fantomatique; figurez-vous Mounet-Sully, dans Hamlet, et encore poussé au sombre! Et dire qu'en Norvège les jeunes filles rêvent cet idéal, et en deviennent amoureux à la seule vue d'un portrait! Ou n'est pas gai, en Norvège! La scène du second acte, où après le chœur des fileuses, cette merveille, Senta chante la ballade du Vaisseau-Fantôme, et où apparaît le Hollandais, a été rendue par M. Juch et par M. Rathjens avec la science du théâtre la plus remarquable: ce n'était pas gai, oui; certes, pas gai du tout, mais c'était vraiment grandiose. Madame Juch a chanté, comme elle chante toujours, et a obtenu un grand et légitime succès. M. Rathjens a une bien belle voix de baryton, dont il sait se servir, et il s'est montré comédien ou plutôt tragédien des plus remarquables. Nous ne pensons pas qu'il ait jamais vu Mounet, mais il nous l'a rappelé: il avait tout de lui, l'air sombre et fatal, les cheveux en désordre, l'immo-bilité stupéfiante, hypnotisante, jusqu'à un geste « de jouer du piano sur les toits », dont parle si souvent Sarcey. Rien que pour voir ce second acte, il

UNE REGRETTABLE AFFAIRE.

Il vient de se passer une affaire bien malheureuse, dont nous avons été informés des premiers instants, et que nous aurions voulu soustraire aux commentaires du public, par égard pour les deux parties, qui sont toutes deux nos compatriotes. Nos confrères de la presse mexicaine, qui n'avaient par les mêmes raisons que nous de garder le silence, en ont parlé; maintenant que l'affaire est dans le domaine public, nous avons fait taire nos scrupules, et nous dirons ce que nous avons appris. Vendredi matin, M. Benito Coblenz, propriétaire de la maison de modes « Au Carnaval de Venise », faisait arrêter sa première, M. Flamant, sous l'accusation de vol.